

les Français, s'efforçait de préparer les voies à une restauration monarchique. Il s'était intitulé « *Régence de l'Empire* » et déclarait gouverner au nom de *Maximilien I^{er}, empereur du Mexique*.

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉGENCE

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉGENCE

CHAPITRE PREMIER

Délégation envoyée à Miramar. — M. Gutierrez de Estrada. — L'archiduc Ferdinand-Maximilien. — Sa naissance au château de Schönbrunn (6 juillet 1832). — Son enfance. — Sa vocation pour la marine. — Lieutenant de vaisseau. — Ses voyages. — Amiral et commandant en chef de la marine militaire. — Trieste. — Pola. — Projet de réorganisation des services et chantiers de la marine. — Voyage à Jérusalem. — En Égypte. — Naples et Toulon. — Paris. — Bruxelles. — Le roi Léopold. — La princesse Charlotte. — Annonce officielle de son mariage avec l'archiduc Maximilien (8 novembre 1856). — Le royaume Lombard-Vénitien. — Maximilien nommé gouverneur. — Mariage de l'archiduc avec la princesse Charlotte (27 juillet 1857). — Attentat d'Orsini. — M. de Cavour. — Entrevue de Plombières. — Incident du 1^{er} janvier 1859. — L'archiduc relevé de ses fonctions. — Déclaration de guerre. — Maximilien grand amiral et chef suprême de la marine impériale. — Magenta. — Solférino. — Paix de Villafranca. — Disgrâce de Maximilien. — Excursions maritimes. — *La Fantaisie*. — Voyage au Brésil. — Madère. — Miramar. — Travaux et écrits sur la marine. — La couronne du Mexique.

Il ne suffisait pas de proclamer l'empire; il fallait encore s'assurer du consentement de l'empereur.

Une délégation choisie parmi les membres de l'assemblée des notables fut chargée de se rendre à Miramar pour offrir définitivement la couronne à l'archiduc Maximilien. Elle se composait de trois anciens ministres, MM. Velasquez de Leon, Ignacio Aguilar, Xavier Miranda, du général Woll, de MM. Suarez Peredo, Landa, Escandon et Iglesias. Ils devaient passer à Paris et là s'adjoindre M. Gutierrez de Estrada, le doyen du parti monarchique, dont les efforts étaient ainsi couronnés de succès, et M. Hidalgo, ancien chargé d'affaires du Mexique à Rome.

Les délégués quittèrent Mexico, le 18 août 1863...

Le prince, duquel ils attendaient, sinon la régénération de leur pays, du moins sa pacification sous un gouvernement régulier, semblait admirablement apte au rôle difficile et glorieux qu'on lui destinait. Il avait en maintes circonstances donné des preuves de son caractère élevé, de ses idées larges et généreuses, de son libéralisme éclairé. Si les princes sur le trône étaient toujours ce qu'ils ont fait espérer avant d'y monter, Maximilien promettait au Mexique un souverain accompli.

Il était né le 6 juillet 1832, dans le château de Schönbrunn, au moment même où un autre prince, écrasé sous un nom, sous un titre qui semblaient alors une singulière ironie, fils de France ravi par l'Autriche, plus haï pour son père qu'aimé pour sa mère, premier et dernier rejeton direct d'une race qui, toute vaincue qu'elle fût, causait encore un inconscient effroi, au moment où le roi de Rome s'éteignait à vingt et un ans, victime d'un mal inconnu.

Malgré cette tombe creusée si près du berceau où re-

posait le nouveau-né, ses parents, qui ne croyaient point aux présages et qui ignoraient l'avenir, se réjouirent de cette naissance : c'était un second fils que l'archiduchesse Sophie venait de donner à son époux, l'archiduc François-Charles. L'enfant était le frère de François-Joseph, qui devait prendre la couronne impériale en 1848, au milieu des circonstances les plus difficiles, et opposer aux malheurs publics et privés, qui l'ont assailli et qui l'assaillent encore, une noble constance et une admirable résignation.

Frêle, délicat, Maximilien, sans les soins attentifs de sa mère, n'aurait peut-être pas vécu. Grâce à elle, sa constitution finit par triompher de sa faiblesse, et l'enfant se métamorphosa en un homme robuste, capable de supporter toutes les fatigues. Il n'oublia jamais ce qu'il devait à celle qui l'avait fait, pour ainsi dire, deux fois son fils, et quand, pendant les journées orageuses de 1848, les cris de mort, préludes de violences plus terribles, poursuivaient l'archiduchesse Sophie, on pouvait voir Maximilien faire à sa mère, avec son frère aîné François-Joseph, un rempart de son corps.

Ce furent de sombres jours pour la Maison d'Autriche, que ces jours où le vieil Empire passa des mains de l'empereur Ferdinand dans celles de François-Joseph. Maximilien n'avait que seize ans, mais il assista avec ses frères au grand conseil tenu le 2 décembre 1848, dans la salle du Couronnement où devait s'accomplir cette imposante cérémonie. Ame fière et tendre, quelle fut son émotion quand il entendit le prince de Schwarzenberg lire à haute voix l'acte par lequel l'archiduc François-Joseph était déclaré majeur ; l'acte

de renonciation au trône, signé par l'archiduc François-Charles, son père; enfin l'acte d'abdication de Ferdinand en faveur de son neveu, et qu'il assista à la proclamation du nouvel empereur, sous le titre de François-Joseph I^{er}!

Chacun, à l'exception des deux empereurs, apposa ensuite sa signature sur le procès-verbal qui constatait ce changement de règne. Ici se place un incident bien significatif : M. de Hubner venait de signer le dernier, et exprimait l'intention de conserver la plume qui avait servi dans cette solennelle circonstance, lorsque Maximilien, dont les yeux rouges de larmes trahissaient les sentiments intimes, s'élança vers lui, et lui prend la plume des mains, en disant : « J'ai plus » de droits que vous, monsieur de Hubner, à la garder » comme une relique de famille. » Elle se trouve encore aujourd'hui parmi les souvenirs historiques entassés dans le palais de Miramar...

Ce jeune prince, que les siens appelaient *l'observateur attentif*, se montra le frère le plus dévoué tout le temps que l'empereur eut à lutter par les armes pour maintenir l'intégrité de ses États. Quand l'ordre fut rétabli, il songea à se rendre utile; obéissant au goût très vif qui le portait vers la marine, il sollicita et obtint l'autorisation de faire son premier voyage. Il visita ainsi Athènes, Smyrne, et revint plus épris que jamais de la mer. Dès le 26 octobre 1850, il annonça publiquement sa résolution d'entrer dans la marine autrichienne et prit l'uniforme de lieutenant de vaisseau.

L'année suivante, il put naviguer vraiment. La frégate la *Novara*, dont le nom se trouve, comme par

une fatalité, associé à toutes les phases joyeuses ou lugubres de son existence, fut le premier bâtiment sur lequel il s'embarqua en qualité d'officier, et où il se fit un honneur d'accomplir tous les devoirs de sa fonction.

Ces premières navigations, en 1852 et en 1853, ne furent guère que des voyages d'agrément. Il en profita pour voir Messine, Naples, l'île d'Elbe, la Corse, Gibraltar, Lisbonne, Tanger et Alger; il fit aussi une croisière sur les côtes de Dalmatie.

Enfin, le moment arriva où sa vocation reçut une satisfaction complète. Le commandement supérieur de la marine autrichienne était confié depuis plusieurs années à un général d'artillerie, le comte François de Wimpfen. L'empereur céda aux sollicitations de son frère : deux décrets appelèrent le général de Wimpfen au commandement du 1^{er} corps d'armée, et nommèrent l'archiduc Ferdinand-Maximilien amiral et commandant en chef de la marine militaire. Ces décrets étaient datés du 10 septembre 1854; un mois après, le prince venait prendre à Trieste possession des hautes fonctions qui lui étaient confiées.

Il entendait faire, non le prince, mais le marin.

Avec une ardeur infatigable, il voulut présider à tout, examiner tout par lui-même. La marine autrichienne, sous la direction d'un général d'artillerie, existait à peine : peu de matelots, peu de navires, point de port. Il se rendit à Pola, et là, il traça lui-même le plan des chantiers de construction qu'il rêvait d'élever au fond de cette rade magnifique pour en faire le grand port militaire de l'Autriche; il indiquait aux alentours les points à fortifier pour le rendre inabordable aux flottes ennemies.

Puis il présenta à son frère, qui y donna son approbation, un volumineux projet de réorganisation des services de la marine. Entre temps il reprenait la mer. L'Orient l'attirait : en juin 1855, il se dirigea du côté de la Terre Sainte. Il se passa, dans ce voyage, un fait digne d'être relaté.

C'était dans la petite rade de Kaïffa, au pied du mont Carmel : le prince eut envie de visiter le couvent de Franciscains élevé en cet endroit, et se fit annoncer au supérieur. Depuis sept cents ans, les couleurs françaises flottent au-dessus de tous les couvents de la Terre Sainte. Le prince aperçut notre pavillon au moment où il se disposait à monter au Carmel ; il envoya aussitôt un de ses officiers demander qu'à son arrivée le couvent arborât les couleurs autrichiennes. Il ne doutait point qu'on ne s'empresât d'accéder à son désir. Mais le supérieur fit répondre que, si honoré qu'il fût de la visite de l'archiduc, cette marque d'honneur ne pouvait le rendre ingrat à l'égard de la France, protectrice des chrétiens d'Orient, et il refusa de changer son pavillon.

Un prince allemand recevrait-il aujourd'hui la même réponse ?

L'archiduc ne comprit pas le sentiment de gratitude si naturel chez ces religieux ignorants de la politique, et repartit sans monter au couvent.

Il visita la Terre Sainte, Jérusalem, Damiette, traversa l'isthme de Suez dont un hardi Français préparait alors le percement, et parcourut toute la Haute Égypte. Ces pays, où les Pharaons ont laissé de si gigantesques monuments, souvenirs toujours vivants de leurs races détruites, firent une profonde

impression sur son esprit. Il emporta de là tout ce qu'il put trouver de vases, de bas-reliefs, de pierres hiéroglyphiques, de momies et de sarcophages ; mais ce qu'il ne put emporter, ce sont ces massifs de lauriers-roses et ces forêts de palmiers qui font l'éternelle parure des bords du Nil, et qui le plongeaient dans une admiration sans fin. Quel spectacle lui furent les ruines de Thèbes aux cent portes ! Il ne pouvait se décider à quitter cette terre de merveilles.

Il dut se résigner pourtant à reprendre son voyage. Il regagna Alexandrie, et de là cingla vers Naples, puis vers Toulon. Dès qu'il fut dans ce port, l'empereur Napoléon III l'invita à venir à Paris ; mais il ne se rendit pas à l'appel, cette année-là. Il n'osa point faire cette démarche sans l'assentiment de son frère.

Il l'obtint l'année suivante. Le voyage à Paris n'était peut-être qu'un prétexte pour en motiver un autre, car il était déjà question pour lui d'un mariage avec la princesse Charlotte, fille du roi des Belges, et il tenait à passer à Bruxelles, afin de voir par lui-même celle qu'on lui destinait pour femme.

Depuis la Restauration, aucun prince de la maison d'Autriche n'était venu en France. Napoléon III reçut l'archiduc avec une bonne grâce parfaite, et marqua toute la satisfaction qu'il avait à le voir. La population de Paris fut pleine de sympathique déférence pour ce grand jeune homme élancé, aux cheveux blonds, aux allures à la fois princières et familières, à la distinction charmante, qu'elle rencontrait souvent, curieux d'observer et de voir, et si reconnaissable malgré son incognito. Le prince, quelque peu imbu de préjugés, qui s'expliquent assez chez un